vinetur

Le boom du mezcal met les forêts d’Oaxaca sous pression

La hausse de la demande mondiale a entraîné une explosion des plantations d’agave, qui transforme les terres, l’eau et les sols dans la principale région productrice de mezcal au Mexique

mardi 14 avril 2026



La production de mezcal au Mexique est passée d’environ 1 million de litres en 2010 à plus de 11 millions de litres en 2024, et cette croissance rapide exerce une nouvelle pression sur les forêts, l’eau et les sols à Oaxaca, principal État producteur du pays.

Ce qui n’était autrefois qu’un spiritueux rural produit à petite échelle dans des distilleries familiales est devenu une activité mondiale portée par les exportations et des marques soutenues par des célébrités. Dans les communautés des Vallées centrales d’Oaxaca, le mezcal continue de soutenir l’emploi local et les revenus des ménages. Mais chercheurs et producteurs estiment que l’expansion des plantations d’agave modifie aussi le paysage d’une manière plus difficile à inverser.

Une étude menée par Rufino Sandoval-García, professeur à l’Université technologique de la Vallée centrale d’Oaxaca, a révélé que plus de 34 953 hectares de forêts tropicales sèches et de forêts de pins et chênes ont disparu en 27 ans dans deux grandes zones de production de mezcal pour laisser place à l’agave. L’étude indique que les plantations d’agave ont progressé de plus de 400 % en trois décennies, remplaçant de plus en plus forêts et terres agricoles par de l’espadín, la variété d’agave utilisée dans une grande partie du mezcal commercial.

Les effets environnementaux ne se limitent pas à la disparition des arbres. L’étude indique que cette évolution accélère l’érosion des sols, réduit de 4 millions de tonnes par an la quantité de dioxyde de carbone captée par les forêts, limite la recharge des nappes phréatiques et crée des îlots de chaleur dans les zones fortement plantées. Elle pointe aussi une forte consommation d’eau et les déchets générés par la production. Un litre de mezcal peut nécessiter au moins 10 litres d’eau pour la fermentation et la distillation, tandis que le bagasse et les vinazas, résidus acides issus de la production, sont souvent rejetés sans traitement dans les rivières. De grandes quantités de bois sont également brûlées pour cuire les cœurs d’agave et alimenter la distillation, une partie provenant selon Sandoval-García de coupes illégales.

Cette pression intervient alors qu’Oaxaca fait face à un stress hydrique croissant. La Commission nationale de l’eau du Mexique a indiqué que l’État avait connu en 2024 sa pire sécheresse depuis plus d’une décennie. De quoi nourrir les inquiétudes sur la capacité des terres et des ressources en eau de la région à absorber la poursuite de la croissance du mezcal.

L’essor du secteur est particulièrement marqué chez les exportateurs. Presque tout le mezcal est produit à Oaxaca, mais moins de 30 % reste au Mexique. Environ 75 % des exportations partent vers les États-Unis, selon COMERCAM, l’organisme mexicain chargé de la régulation du mezcal. L’agence affirme que la production a augmenté régulièrement à mesure que la demande s’est diffusée dans les bars et les circuits de distribution à l’étranger.

Pour beaucoup de familles, toutefois, le mezcal reste une bouée économique. À San Pedro Totolapam, une ville d’un peu plus de 3 000 habitants où une grande partie de l’économie locale dépend du mezcal, Gladys Sánchez Garnica a expliqué que sa famille avait appris bien avant le boom actuel à récolter l’agave avec soin et à gérer les ressources forestières. Elle travaille désormais dans une distillerie détenue par des femmes et estime que cet alcool reste lié autant à l’identité communautaire qu’aux revenus.

D’autres producteurs soulignent que cette croissance a apporté des emplois dans des zones où les alternatives sont rares. Luis Cruz Velasco, producteur originaire de San Luis del Rio qui travaille avec des marques mexicaines dont Bruxo, a indiqué que les revenus du mezcal font désormais vivre presque toutes les familles de son village d’environ 300 habitants. Il a ajouté que certains jeunes membres de sa famille ont pu aller à l’université grâce à cette activité.

Il reconnaît néanmoins que le secteur a un coût environnemental et estime que les politiques publiques n’ont pas suivi le rythme de ces risques. Producteurs et groupes de conservation soulignent qu’un problème tient au fait que l’autorisation fédérale pour défricher des terres forestières peut être lente et bureaucratique, ce qui pousse certaines communautés à contourner totalement les permis.

Le ministère mexicain de l’Environnement a indiqué n’avoir reçu aucune demande de défrichement forestier pour la culture d’agave à Oaxaca au cours des trois dernières années. Il a également précisé enquêter sur neuf plaintes publiques déposées depuis 2021 concernant des défrichements illégaux liés à la production de mezcal.

Certaines entreprises disent chercher à réduire leur empreinte. Del Maguey, l’une des marques de mezcal les plus vendues au monde, affirme avoir travaillé à planter des arbres et à réutiliser les déchets issus de la production. Sur cinq ans, elle dit avoir réutilisé plus de 5 000 tonnes de bagasse et 2 millions de litres de vinaza pour construire une plateforme surélevée dans une distillerie de San Luis del Rio afin d’aider à prévenir les inondations et la contamination.

Des producteurs locaux expérimentent aussi d’autres modèles. En 2018, Garnica a contribué à fonder Guardians of Mezcal, un collectif féminin qui promeut des méthodes de production durables comme l’utilisation exclusive du bois tombé au sol pour le combustible et la plantation d’agave aux côtés d’autres cultures. Avec le soutien de Tierra de Agaves, un projet de conservation actif dans les vallées d’Oaxaca, le groupe a contribué à obtenir un statut protégé pour 26 000 hectares de forêt autour de Santa Maria Zoquitlan.

Pour Garnica et d’autres acteurs d’Oaxaca, le mezcal reste à la fois un héritage et un moyen de subsistance. Mais alors que la demande continue d’augmenter à l’étranger, il devient plus difficile de maintenir l’équilibre entre survie économique et dégradation environnementale.